Nicolas Poignon et Pierre-Édouard

Maxime Préaud

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/estampe/895>

DOI : 10.4000/estampe.895

ISSN : 2680-4999

Éditeur

Comité national de l'estampe

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2013

Pagination : 80-81

ISSN : 0029-4888

Référence électronique

Maxime Préaud, « Nicolas Poignon et Pierre-Édouard », *Nouvelles de l'estampe* [En ligne], 243 | 2013, mis en ligne le 15 octobre 2019, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/estampe/895> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/estampe.895>

La revue *Nouvelles de l'estampe* est mise à disposition selon les termes de la Creative Commons Attribution 4.0 International License.

NICOLAS POIGNON ET PIERRE-ÉDOUARD

N. Poignon, galerie Bonafous-Murat, Paris, 2013 ; Pierre-Édouard, galerie Document 15, Paris, 2013.

Maxime Préaud

Cela fait des années que Nicolas Poignon (né à Nancy en 1963) grave dans le linoléum sa manière de voir – ou de ne pas voir – la ville et la campagne. Dans le premier cas, ce sont les lumières qui se fondent dans le noir, dans l'autre c'est le contraire, où le blanc du papier domine. Le travail est pointilliste, tantôt positif, tantôt négatif. Le monde est comme aperçu dans le miroitement, le frémissement des ailes d'un lépidoptère, ou peut-être plus exactement au travers de ces vibrations provoquées, pour peu qu'on tourne la tête ou qu'on cligne de l'œil, par le filtre d'un grillage, de rideaux de dentelles, d'un store vénitien un peu amoché, d'une vitre perlée de pluie, par les éclaboussures des lumières sur l'asphalte mouillé, ou les ramilles des arbres remuées par le vent.

J'ignore si Nicolas Poignon est un lecteur assidu du *Traité historique et pratique de la gravure en bois* de Jean-Michel Papillon (1766 ; rééd. 1985). Me revenait en mémoire un passage de ce monumental ouvrage, l'autre jour, en admirant sur les cimaises d'Anne Bonafous-Murat (15 rue de l'Échaudé 75006 Paris) les estampes de Poignon, et en considérant la patience quelque peu mélancolique qui, je le suppose, habite cet artiste. Plus précisément le chapitre VI de la seconde partie, l'un des plus plaisants parce que véritablement fondé sur l'expérience de l'auteur, dans lequel Papillon entend prouver « que la gravure en bois est plus difficile et plus longue à exécuter que toutes les autres sortes de gravures » (p. 430 et suivantes). Il le démontre aisément, ayant pris l'exemple d'une feuille de papier réglée à carreaux pour servir de base à des patrons de broderie. S'il avait fallu l'exécuter au burin, cela n'aurait demandé au graveur que quatre-vingt-douze tailles, misérable effort. En bois, c'est une autre affaire, et Papillon de compter « au moins vingt-un mille six cents quatre-vingt-douze coups de pointe de fermail ou ciseau et de gouge, opération aussi surprenante qu'elle est véritable ».

III. 1. Nicolas Poignon, *Buisson neige*, 2008-2009, gravure sur linéum, 273 x 105, pl. 393, 25 ex.

III. 2. Pierre-Édouardk, *Figure à genoux sur une scarpe-ment*, 2010, eau-forte et aquatinte, 297 x 395, 50 ex. plus 10 ex. d'artistes.

Le temps passé, il est vrai, ne fait rien à l'affaire. Mais tout de même on ne peut s'empêcher d'y penser, et d'avouer, langue pendante, qu'en l'occurrence ce n'est pas du temps perdu.

Il y a un petit catalogue, succinct, purement descriptif des estampes exposées (*Nicolas Poignon. Gravures sur linoléum 1990-2012*. Catalogue établi par Caroline Corribras, Paris, Arsène Bonafous-Murat, 2013, in-4°, 16 pages). D'autres apparitions remarquées figurent dans deux autres catalogues publiés à la même adresse sous un titre identique, *Nos contemporains*, un premier en octobre 1989, puis plus tard un second plus étoffé : *Nos contemporains*. Catalogue établi par Hélène Bonafous-Murat, Paris, décembre 2004, in-4°.

Dans la boutique jumelle (également 15 rue de l'Échaudé 75006 Paris), la galerie Document 15 présente des estampes de Pierre-Édouard, né à Paris en 1959, peintre et sculpteur puis graveur, académicien des beaux-arts depuis 2008. Pas de catalogue pour cette exposition, mais renvoi à un beau livre bilingue français / anglais, intitulé *Baleines et Déesses / Whales and Goddesses* (Alias / William Blake and Co. Edit., 2012), dans lequel l'artiste explique sa démarche. Il grave, à l'eau-forte, avec aquatinte, morsures ouvertes et grattages divers, exercices où se ressent le travail du sculpteur (avec le concours de l'imprimeur René Tazé, il y a des noirs magnifiques), un corps, dont on ne sait précisément s'il est féminin, masculin, humain ou animal, arc-bouté, en suspens. Et de justifier son travail par cette citation en exergue, tirée du *Moby Dick* de Melville : « Mais bientôt la partie cachée de son corps sortit de l'eau ; pendant une seconde, toute cette masse de marbre s'élança comme une arche [...] puis [...] le dieu magnifique se révéla, plongea et disparut. »

Comme Achab obsédé pistant le cachalot albinos, il poursuit, écrit-il, cette forme depuis vingt-cinq ans. « Elle n'a cessé de m'échapper et malgré tout subsiste en moi à l'état de projet. Je n'ai jamais craint la répétition pour la simple raison que je cherche un accès, un passage. » Ce qui explique les multiples variations présentées du même sujet : ici l'accumulation fait sens, comme font sens, permettant de comprendre ce qu'est ou peut être le travail d'un artiste et d'un écrivain, les pages d'études d'un carnet de dessins regardées côte à côte et les notes infrapaginales du chef-d'œuvre de Melville.